



HAL
open science

Du programme spatial au redressement moral : le dérapage logique de François de Closets

David Buxton

► **To cite this version:**

David Buxton. Du programme spatial au redressement moral : le dérapage logique de François de Closets. David Buxton; Francis James. Vulgarisateurs, essayistes, animateurs : Interventions et engagements médiatiques en France depuis les années 1980, L'Harmattan, pp.127-157, 2009, 978-2296083820. hal-03120765

HAL Id: hal-03120765

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03120765>

Submitted on 25 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du programme spatial au redressement moral : le dérapage logique de François de Closets

David Buxton (publié en 2009)

Lors de l'introduction de son *Bonheur en plus* en 1974, essai « *brillant et vigoureux* » sur le progrès technique et le désarroi qui s'est emparé des sociétés industrielles, François de Closets s'oblige à déclarer qu'« *étant journaliste et non philosophe, homme de l'événement et non de la pensée, je n'aborderai pas une telle analyse sur le plan théorique* (1). » Seize ans plus tard, rebelote : « *N'étant ni sociologue, ni politologue, je ne prétends pas apporter une analyse scientifique qui n'est pas de ma compétence, je propose simplement les constations, les réactions et les réflexions d'un Français confronté à cette universelle démagogie* », cette dernière étant définie comme « *l'utilisation permanente et abusive des grands références, des valeurs indiscutables et des principes républicains pour couvrir les appétits de pouvoir et les intérêts particuliers* (2). » Pourquoi ces précisions qui s'assimilent à une forme de *dénégation*, si ce n'est pas pour affirmer, certes défensivement, le droit d'intervenir *en journaliste* dans un domaine réservé jusque-là aux philosophes et aux sociologues ? Sous les apparences de modestie, c'est un discours de *conquête*. Car *La Grande manip* en particulier n'est pas un ouvrage de vulgarisation, mode d'intervention traditionnelle du journaliste scientifique où celui-ci use de la qualité de la plume pour rendre accessible au plus grand nombre des idées complexes élaborées en amont par des chercheurs professionnels. A la différence de l'universitaire, de Closets ne cherche pas à fonder sa légitimité à travers la citation savante et le renvoi aux sources primaires ; le journaliste parle en nom propre, il a la science infuse. La cible du discours, c'est la démagogie, qui serait l'apanage des politiques coupables d'une manipulation de l'opinion publique au nom de principes républicains. L'enjeu se précise : contre la fausse monnaie frappée par l'élite, les « constations » d'un citoyen qui porte en lui les valeurs authentiques : « *un citoyen en colère ne peut être cynique. De fait, j'adhère totalement, dussé-je paraître naïf, aux valeurs de notre société. Ce livre leur est dédié et, s'il décrit les mauvais traitements qu'elles subissent, il dit aussi tout le respect qu'elles méritent. [...] A nous de les préserver de tous ces détournements afin de les maintenir en place. Au-dessus de la mêlée* (3). »

Qu'est-ce qui autorise ce genre de discours d'essayiste dans le champ journalistique ? Rien de moins que le jeu de la démocratie elle-même : « *Ma protestation est solitaire, je ne pense pas qu'elle soit unique. J'ai la conviction que nombre de Français ressentent confusément le même malaise, qu'ils voudraient démêler le vrai du faux, l'authentique de l'affecté dans les discours qu'on leur tient* (4). » Si le journaliste insiste pour se

démarrer du sociologue et du politologue, c'est pour mieux se démarquer du politique dans une intervention somme toute assez militante : après tout, quoi de plus politique que de se poser en défenseur « authentique » de valeurs républicaines, et d'accuser ses adversaires de rouler pour des intérêts particuliers, de « manipuler » les citoyens ? Le mode journalistique se distingue ouvertement de la philosophie, et implicitement, des sciences sociales, par son refus de la théorie ; le mouvement de la pensée va des faits (ou des « événements ») vers la généralisation qu'on peut en tirer, cette dernière étant plutôt d'ordre morale à défaut d'être intégrée dans une grande vision théorique. Les faits sont censés parler d'eux-mêmes, loin de tout dogmatisme ou de soumission aux intérêts politiques ou économiques ; on pourrait citer à cet égard la déclaration de principe d'un des fondateurs de l'émission historique *Cinq colonnes à la une*, Pierre Lazareff : « évoquer les idées à travers les faits » (5). Relayant une certaine tradition positiviste dans les sciences sociales, cette façon de voir le monde s'oblige à taire sa dimension épistémologique, sa manière de faire parler les faits. En d'autres termes, celle-ci est loin d'être neutre, et présuppose la construction d'un espace discursif qui permet et qui rend crédible un discours qui s'éloigne des prérogatives traditionnelles du journalisme.

Si la trajectoire de de Closets nous arrête, c'est parce qu'elle peut jeter de la lumière sur la manière dont s'acquiert la légitimité de l'éditorialiste « tous azimuts ». Par quelle logique passe-t-on d'une spécialisation très précise (le programme spatial de la NASA) à des jérémiades contre le gaspillage de l'argent public ? Car, *a priori*, une bonne connaissance des aspects techniques de l'aéronautique ne donne pas forcément le droit de parler au nom du peuple français contre la « corruption douce », contre « la classe dépensante » (6) : « *il faut réformer la République [...] Nous n'y parviendrons pas sans conjurer la malédiction du réformisme : la modération [...] Seule la plus extrême pugnacité, l'acceptation des plus rudes conflits pourra venir à bout de ce désordre établi. Devenons donc des citoyens récalcitrants, des contribuables en colère, des électeurs exigeants. Imposons-le, ce redressement* » (7). » C'est en tant que journaliste que de Closets cherche à mobiliser ses concitoyens, et c'est en journaliste que ses propos – un grand succès en librairie - ont été reçus.

Une mutation de la condition humaine

Revenons à ses premiers livres où parle le journaliste spécialiste, vulgarisateur et donc médiateur entre la science et les attentes du grand public :

« Au jour le jour, le public est aveuglé plus qu'éclairé par les projecteurs de l'actualité, qui se braquent sur les grandes "premières" spatiales. Abreuvé d'images et d'informations, il suit

mal. "On n'avait pas encore survolé la Lune ?" "Pourquoi les satellites ne retombent-ils pas ?" "Tout cet argent gaspillé dans l'espace !" "Comment une fusée peut-elle fonctionner dans le vide ?" Ces interrogations sont courantes au moment où l'homme s'apprête à débarquer sur la Lune. Elles montrent bien que l'humanité n'a pas eu le temps d'entrer dans l'ère spatiale. Mais les choses ont changé : parce qu'en ce jour de Noël un astronaute a récité la Bible autour de la Lune, parce que 500 millions de téléspectateurs ont vu leur planète par le hublot de la cabine Apollo, l'humanité a pris conscience de son incroyable aventure. Elle s'est sentie basculer dans les temps nouveaux [...] Si ces événements ont concrétisé dans l'instant la mutation de la condition humaine, ils n'en sont pas moins l'aboutissement d'une longue, très longue histoire, d'une histoire dans laquelle s'inscrit déjà en filigrane notre devenir. [...]

Depuis qu'il existe sur Terre une espèce qui refuse l'inconnu, des hommes partent pour repousser les frontières. Ainsi la légende de l'humanité se nourrit d'aventures individuelles. La Terre est devenue trop petite pour apaiser cette soif d'aventure. L'espèce humaine l'a tout entière conquise. Quelques régions reculées de l'Amazonie, quelques sommets orgueilleux de l'Himalaya, quelques glaces désolées de l'Antarctique, l'inconnu a disparu de notre planète.

Mais faut-il dire l'inconnu ? Il serait plus exact de dire le "non-vu". Car finalement nous avons parcouru notre monde et rien de plus. Quant à le comprendre, c'est une autre affaire [...] Aujourd'hui on sait – et [les chercheurs] le savent les premiers - qu'ils ont tout à découvrir. Tout ce qui n'est pas évident à nos yeux : les secrets de la matière, de la vie, de l'univers (8). »

Ce passage inspire plusieurs remarques. D'abord, une relation étroite est établie entre le journalisme proprement télévisuel (il ne faut pas oublier que de Closets est avant tout un homme de télévision) et le commentaire de spécialiste. En rendant visible le « non-vu », la télévision suscite d'elle-même l'explication savante, ici présentée comme le nécessaire prolongement de l'image. Ainsi s'établit une homologie entre la conquête spatiale et le règne de la télévision : dans les deux cas, il s'agit de « repousser les frontières » du visible jusqu'aux « secrets de la matière, de la vie, de l'univers » (9). Deuxièmement, dans les questions et remarques spontanément provoquées par l'actualité traduite en images, s'en trouve une qui ne saurait être l'apanage d'un vulgarisateur scientifique : je pense à la question – politique et aucunement technique - du gaspillage. Au cœur même du discours du journaliste scientifique se trouve son prolongement vers l'économie politique. Finalement, comment ne pas être frappé par le ton excessivement lyrique qui sort largement du domaine du spécialiste et les attentes d'une exposition claire et sobre des faits ?

Ce qui est clair, c'est à quel point l'émergence d'un journalisme spécialisé dans un médium populaire (son livre étant un prolongement de son émission de télévision) est inséparable d'un discours d'escorte insistant sur le tournant historique décisif qui vient d'être effectué. A la table de de Closets, on est bien servi ; il s'agit de « *l'aboutissement d'une longue, très longue histoire dans laquelle s'inscrit notre devenir* », « *une mutation de la condition humaine* ». L'humanité en a pris conscience, elle se sent « *basculer dans des temps nouveaux* ». Plus que des explications techniques (qui risquent d'être un tantinet rébarbatives), les téléspectateurs et les lecteurs ont besoin d'un discours à la hauteur de l'événement, qui marque le trait, et qui fait vibrer (à la manière d'un commentaire sportif). Un mot revient en surabondance dans sa prose : l'aventure (« *ils ont de l'audace, ils vont à l'aventure* »).

Autant de Closets est à l'aise quand il s'agit de répondre aux questions étroitement techniques, autant il semble gêné aux entournures par la question du gaspillage, au cœur des réactions spontanées d'une fraction du public qui mettait en avant le déficit social d'un pays comme les Etats-Unis. Critique reconnue : « *Les dépenses provoquées par le conflit vietnamien n'ont pas cessé de s'alourdir et, en outre, le Président Johnson a inauguré une politique pour tenter de combattre les insuffisances du système industriel : la politique de "Grande Société". Il s'agit de donner la priorité à des programmes de lutte contre la pauvreté, d'amélioration de l'environnement et du milieu urbain, d'équipements collectifs, etc., toutes choses que n'apporte pas spontanément le développement de la libre entreprise [...] Doit-on se payer la Lune quand les dépenses militaires vous empêchent de boucler votre budget, quand il reste tant de choses à faire sur Terre ? L'argument porte et portera longtemps encore (10).* » Questions à jamais rhétoriques dans la mesure où de Closets ne veut pas trancher le débat : « *Espace et "Grande Société" ne sont pas incompatibles. Les travaux pratiques de l'astronautique peuvent aussi bien servir à développer les industries travaillant pour la consommation des particuliers qu'à résoudre les problèmes de la collectivité. C'est une question de choix politique [...] Apollo 8 ne résout rien pour l'Amérique. Il prouve simplement que tout est possible aux vainqueurs de la Lune : il leur reste maintenant à triompher de leur victoire. Elle peut accentuer tous les déséquilibres d'une société déchirée par son dynamisme industriel et l'insuffisance de son organisation collective, ou apaiser ces contradictions. On a beau aller jusqu'à la Lune pour fuir ses problèmes, ils sont toujours présents au retour (11).* »

Ce qui est implicite dans cette manière de procéder, c'est une séparation radicale entre les questions scientifiques et techniques d'un côté, et les problèmes sociaux de l'autre. Les avancées scientifiques sont neutres, leur application sociale relève

d'un « choix politique ». Il est clair, cependant, que le programme spatial aura beaucoup plus de mal à se justifier une fois la Lune foulée ; « les vainqueurs de la Lune » devront désormais « apaiser les contradictions » d'une société « déséquilibrée ». Le lien entre science et société – pas forcément « incompatibles » selon de Closets - reste flottant et, pour ainsi dire, problématique.

L'humanité a « pris conscience » de son basculement dans des « temps nouveaux » déclenchés par le programme spatial ; par ailleurs, « désormais la société américaine a pris conscience de ses insuffisances. Le décalage entre l'opulence privée et la pauvreté des dépenses collectives est de plus en plus éclatant. Avec son programme de "Grande Société", le Président Johnson a mis le doigt sur le mal. Maintenant l'opinion américaine sait que le problème existe, qu'un effort doit être fait. Tout naturellement, elle souhaite que les dépenses publiques soient affectées à ces opérations (12). » Dans le discours journalistique, la notion de prise de conscience est nécessairement ambiguë, oscillant entre le constat d'un effet déclenché par l'événement, ou le fait de voir de manière nouvelle, et l'effet provoqué par le commentaire journalistique lui-même qui transforme la connaissance des faits en prise de conscience. Constamment, chez de Closets, celle-ci est un effet prêté à l'humanité en ventriloque, qui sert de manière circulaire à renforcer une prise de conscience qui fait l'objet du livre.

Par ailleurs, un lien entre « science et société » semble être esquissé : « *Les profits que l'on peut attendre d'une telle mobilisation [de l'effort spatial] sont de différentes natures. Ils sont scientifiques, ils sont également technologiques. Chemin faisant, il faudra faire progresser considérablement les techniques et par la suite cela servira à l'industrie. Toutefois, la rentabilité de tels progrès est faible. Si l'on veut construire une automobile révolutionnaire, mieux vaut se pencher directement sur le problème que de construire une fusée dans l'espoir qu'une innovation commune à ces deux projets permettra de faire avancer le second. Ils sont enfin psychologiques, et ce n'est pas le moins important. Ils peuvent pousser l'humanité à s'unir, dans une aventure commune. C'est le meilleur exercice de pensée planétaire qui soit (13).* » La conquête de l'espace devient la nécessaire condition à l'unification de l'humanité, et à l'amélioration de la vie sur Terre, nouveau défi qui pèse sur l'humanité « *comme un remords* » : « *C'est au lendemain des conquêtes qu'on juge les conquérants. L'homme extra-terrestre vient de naître mais l'homme planétaire n'existe toujours pas. Or l'un ne peut accomplir son destin sans l'autre. Les vainqueurs de la Lune nous ont révélé la Terre. C'est bien là qu'est le problème (14).* »

Il n'empêche, l'homme doit aller dans l'espace, c'est son destin. « *On oserait presque dire qu'il est génétiquement déterminé à se répandre dans le système solaire, comme il était*

génétiquement déterminé à conquérir toute la Terre[...] C'est un être conscient. Il est donc appelé à dépasser sans cesse ses limites physiologiques [...] Terrien, il quitte la Terre. C'est dans l'ordre humain (15). » Mais ce destin ne se limite pas à la conquête spatiale, mais comporte aussi une véritable mutation cognitivo-psychologique : « L'homme nu n'est pas à la dimension de l'entreprise dans laquelle il se lance. Il doit dépouiller son ancienne personnalité. Vivre à l'heure des machines qu'il a créées et qui, seules, peuvent lui permettre de dépasser sa condition. Maître des robots, il doit adopter leur froide efficacité [...] Le romantisme désordonné n'a plus sa place dans la nouvelle aventure humaine. Ce n'est qu'à force de rigueur et d'organisation que l'homme peut se dépasser (16). »

Huit mois plus tard (août 1969) parut un deuxième livre, *La lune est à vendre... mais les bénéfiques sont en orbite terrestre*, où de Closets essaie de « démythifier ce discours exalté et les illusions trompeuses » dont il était porteur. D'après lui, l'aéronautique cesse d'être une épopée pour devenir une industrie comme les autres, et que la priorité reviendrait aux applications rentables, ce qui devrait exclure les grands projets de prestige, la recherche scientifique n'ayant pas besoin des astronautes. Pourquoi un revirement si radical en si peu de temps ? Au début des années 1990, il explique qu'il a suivi l'expédition Apollo XI (premiers pas sur la Lune, le 21 juillet 1969) aux Etats-Unis, où il a pu rencontrer « de nombreux observateurs plus distancés et plus objectifs », et où il a été frappé par l'irréalisme du lobby de la NASA et les grosses sociétés aérospatiales, par « le formidable gaspillage qui se préparait » (17). D'après ses propres dires, « les journalistes sont submergés par un discours idéologico-moralisateur donnant à croire que les Etats-Unis ne furent poussés que par leur "esprit pionnier" bien connu, qu'ils n'ont rien entrepris qu'au nom et pour le renom de l'humanité [...] Des aphorismes et slogans sculptés dans la plus belle langue de bois vantent la vocation interplanétaire de l'humanité (18). » Plus loin, à propos du projet d'une navette spatiale, « il fallait tout le prestige d'Apollo pour faire croire autant de calembredaines à des parlementaires et à des journalistes, moi le premier (19). » En fait, c'est surtout chez de Closets que s'est effectuée une prise de conscience : du gaspillage d'une part, et d'une « grande manip » de l'autre (futur titre d'un livre en 1990).

La caverne d'Ali Baba

Dans *Le Bonheur en plus* (1974), de Closets avance l'idée que le progrès économique et technique tel que nous le conduisons ne contribue plus au bonheur des hommes ; pire, il s'oppose à la réalisation de ce qu'il désigne comme « un bonheur authentique » (20). Le premier choc pétrolier eut lieu (1973) lors de la fabrication du livre, ce qui lui permet de se féliciter de sa prescience et de mieux

cerner la question centrale : « *peut-on être heureux sans consommer plus de pétrole, en renonçant à une certaine forme de croissance économique ?* (21) » Déjà avant le choc pétrolier, il affirme qu'il est insensé de gaspiller les hydrocarbures ainsi que nous le faisons, et qu'au lieu d'augmenter la production, il serait préférable de limiter notre consommation ; à cette fin, il envisage des mesures propres à réduire le gaspillage. Dans l'avant-propos, il prétend avoir écrit cela en pensant aux années 1980, sans grand espoir d'être entendu dans l'immédiat. Les deux chocs pétroliers devaient précipiter son retour à la télévision en tant que coprésentateur (avec Emmanuel de la Taille) du magazine de l'économie, *L'Enjeu*, où pendant dix ans (1978-88), il fait un travail inlassable de pédagogie en matière de « réalisme » : l'économie capitaliste étant un état de nature avec ses contraintes attenantes, on ne peut pas consommer plus en travaillant moins dans un environnement international de plus en plus compétitif (22).

Symboliquement, c'est le constat de « la mort de l'oiseau » (l'avion supersonique) qui ouvre l'essai. Poursuivant les arguments avancés dans *En danger de progrès*, de Closets prétend que le progrès, aussi bien sur le plan technologique qu'économique, tend à n'être plus qu'un alibi pour ne pas résoudre les vrais problèmes des sociétés industrielles, « *qui sont de nature politique, sociale ou culturelle* ». Seuls des progrès dans ce dernier domaine pourraient apporter « *un bonheur authentique* », défini comme « *un état psychologique qui se réalise dans la personne* » (23). Le lieu discursif des arguments se déduit : il s'agit d'un mélange instable de courants de pensée divers : le versant laïque du personnalisme (Mounier) très influent dans le journalisme français des années 1960 (la modernité n'est rien si elle ne prime pas la dignité innée de la personne) ; une reprise quelque peu amortie des critiques contre « la société de consommation » issues de mai 1968 ; une critique radicale de la « société industrielle » qui englobe les pays socialistes aussi bien que les pays dits « capitalistes » (ce dernier courant allant du marxisme hétérodoxe (Marcuse) au keynésianisme radical (J. K. Galbraith et la critique de la « technostructure ») (24).

L'influence des « événements » de mai 1968 se fait donc fortement sentir. Le matérialisme des sociétés industrielles, qui tendent à limiter leurs projets aux moyens et aux produits, « *ne refuse pas seulement la spiritualité, il refuse la psychologie et la sociologie, en cela il est inhumain donc irréaliste* ». Telle est « l'illusion technique », qui comporte deux faux postulats : l'idée que la condition humaine peut se ramener à une somme de problèmes techniques ; l'idée que le système capitaliste, même corrigé, peut révéler ses problèmes et les résoudre. Mais de Closets ne voit pas le capitalisme comme principe organisateur des relations de production, ce qui explique une utilisation banalisée du terme ; d'après lui, il existait « *d'authentiques capitalistes* » dans la Mésopotamie antique,

l'existence d'une classe privilégiée et une économie d'échange marchand sont des phénomènes banals et nullement exceptionnels. Ce qui a permis l'avènement de la révolution industrielle, selon lui, c'est l'émergence d'un esprit nouveau primant la recherche permanente de l'efficacité. On peut reconnaître ici une version particulièrement idéaliste des thèses de Weber (de Closets, lui, cite à ce propos le futuriste Bertrand de Jouvenel) (25). Pourquoi une telle affinité pour un niveau d'explication d'un idéalisme flagrant de la part d'un journaliste qui revendique son appartenance au domaine de la science ? La réponse tient plutôt au rôle qu'affectionne *le journaliste* par rapport au sociologue ou à l'historien ; l'explication idéaliste du monde social laisse pleinement sa place au *moraliste* qui pourrait influencer sur les mentalités, faire naître un nouvel esprit, *sans avoir à passer par l'engagement théorique, voire politique*. Une telle approche ne saurait être exempte d'un certain paternalisme. Ainsi, de Closets avoue sa « *honte d'être Français* » en ce qui concerne le taux national d'alcoolisme (26). Comme d'autres éditorialistes, il fait appel au bon sens, à la maturité du lecteur. Les récalcitrants (c'est-à-dire les autres) sont taxés d'infantilisme : « *En chacun de nous s'agite un petit despote impatient et capricieux qui tape du pied et fait des colères à la moindre contrariété* (27). »

Le réquisitoire dressé par de Closets contre la société de consommation est sans appel, et implique une transformation radicale de la société actuelle : « *Du haut en bas de l'échelle sociale, la société de consommation tient les individus à l'égal d'une drogue [...] La « civilisation technicienne » n'est encore qu'une pseudo-civilisation. Elle n'a de projet que pour les choses et non pour les hommes* (28). » Quel est alors le projet politique qui sous-tend cette dénonciation si sévère ? Vouloir faire la révolution est jugé irréaliste, en supposant même qu'elle soit souhaitable ; il s'agit là d'une « *illusion idéologique* », « *un mal qui frappe très durement les intellectuels français* (29). » Faute d'épouser le changement révolutionnaire, c'est logiquement une transformation « *réformiste* » qu'il préconise, option peu convaincante d'après ses propres dires : « *Dès que l'on prétend changer le monde sans le détruire, on s'empêtré dans un opportunisme médiocre dont rien, absolument rien, ne garantit le succès. Mais à quoi sert un remède s'il n'est pas applicable ?* (30) »

L'illusion technique est séductrice, et non oppressive, elle repose sur un consensus général. De Closets entend trouver une voie entre la révolution (« *de salon parisien* ») et les discours cataclysmiques et fatalistes, qui prétendent que l'illusion technique est notre lot et que « *nous la vivrons jusqu'à ce que décadence s'ensuive* (31). » Prononcé dans ce contexte, le mot « *décadence* » sous-entend son contraire, une forme de réarmement moral. Sur ce point, de Closets mobilise ce qu'il appelle « *la conscience collective* », qui évolue de manière imprévisible : « *Il n'en reste*

pas moins que le Français de 1973 n'admettrait ni l'esclavage, ni le mariage des enfants, ni la torture publique, ni l'oppression religieuse, ni quantité d'autres situations qui paraissent naturelles à ses ancêtres [...] Malheureusement on ne connaît pas les lois selon lesquelles des faits influencent les consciences (32). » Encore une fois, de manière idéaliste, « *cette transformation explique pour une bonne part l'expansion économique de la France* ». Selon lui, la « *conscience collective* » joue un rôle capital et généralement méconnu car les solutions politiques ne font que traduire dans les faits un résultat déjà acquis dans les esprits (33). L'illusion technique est un mal inguérissable uniquement « *si l'on rêve d'un remède global et si l'on considère la situation présente et les hommes aujourd'hui* », pessimisme radical qu'il juge « *totalelement irréaliste* » (34). Ainsi, la prise de conscience s'effectue partiellement et sur la longue durée, comme en témoigne l'exemple cité des progrès sociaux accomplis depuis la Révolution française. Mais là, justement, il ne s'agit pas de « faits » intervenant de manière imprévue jusqu'à ce que prise de conscience s'ensuive, mais de luttes hautement politiques, plus ou moins violentes, menées avec des avancées et des reculs sur une longue durée. A vrai dire, la causalité ici paraît incertaine : s'agit-il de « faits » qui provoquent une prise de conscience, ou bien l'émergence d'un « esprit nouveau » qui provoque des changements sociaux ? Une bonne approche serait, bien entendu, dialectique, mais le poids relatif accordé aux termes représente un enjeu épistémologique majeur dans les sciences humaines et sociales. Il est significatif que de Closets cite à ce propos la prise de conscience écologiste déclenchée par l'essai *best seller* de la biologiste marine américaine Rachel Carson, *Le printemps silencieux* (1962), qui a mené, selon lui, au (très officiel) sommet de Stockholm en 1972, « *le début d'une solution* ».

« *La leçon de l'histoire récente est claire : ce n'est pas le jeu politique classique qui construit l'avenir ; c'est l'interaction de la "conscience collective" avec certains événements et certaines situations, qui déclenche le processus évolutif. Les forces institutionnalisées se contentent de suivre. De ce point de vue, les "faits porteurs d'avenir" demeurent invisibles dans les campagnes électorales, les débats parlementaires ou les déclarations gouvernementales (35). »* Le positionnement de Closets commence à devenir un peu plus clair : il s'agit de contourner « le jeu politique classique », incapable de se porter à la hauteur des problèmes endémiques de la civilisation industrielle. L'essayiste est alors bien placé pour s'arroger un rôle de choix : celui qui fait naître et qui guide « *la conscience collective* », seul capable de « *déclencher le processus évolutif* ». Si le journaliste est bien placé pour jouer ce rôle, c'est parce que la prise de conscience nécessaire pour résoudre les problèmes exige « un retour au réel » ; c'est son métier que de porter à l'attention de l'opinion publique les « faits porteurs ». Car l'individu moderne a bien besoin d'être « orienté »

et « canalisé » : « *L'individu ressemble à un radical chimique dont les valences ne sont pas saturées et qui saute d'une molécule à l'autre. Il n'est plus fixé et plus assuré. Faute de savoir pourquoi il agit, il est tenté d'agir autrement. Son conformisme est d'habitude ou de lassitude. Les circonstances changeantes lui posent les questions qu'il s'efforce d'éviter. Mais insensiblement, à contrecœur, il évolue* (36). »

A quoi pourrait ressembler la société de l'avenir, à même de prendre en main les problèmes actuels ? Le choix réformiste de de Closets exige un minimum de contenu à la mesure de la force de sa critique. Comme exemple de réformes positives effectuées les dix ou quinze années précédentes, de Closets cite l'abolition du travail à la chaîne et de l'organisation tayloriste, la libéralisation de l'avortement, la lutte contre la pollution, la défense des consommateurs, le partage des responsabilités entre enseignants et enseignés, autant « *d'utopies gauchisantes* » dans un passé récent, autant de changements qui se sont opérés sans révolution globale. L'utopie de bon sens deviendra réaliste à la lumière des événements à venir : « *Sur un plan plus général, tous les anathèmes lancés contre les excès de la consommation et la soif dévorante des biens matériels s'apparentent à des vœux pieux. Dans tous les domaines les citoyens veulent "davantage" et les appels à la sagesse semblent dérisoires en face de cette avidité générale. Mais on sait que la situation va profondément évoluer dans les années à venir. Les peuples industrialisés n'ont encore vu que la pollution et les encombrements. C'est peu de chose comparé à ce qui les attend. Lorsque les déséconomies s'accroîtront jusqu'à bloquer le système, lorsque les premiers effets de la pénurie mondiale feront flamber les prix des matières premières, lorsque les nouveaux produits nés de la croissance se révéleront de plus en plus décevants, lorsque la menace des crises fera réapparaître le spectre du chômage, lorsque de nouveaux exemples prouveront aux consommateurs populaires qu'en accédant à de nouvelles possessions il ne font qu'un marché de dupe, lorsque des cadres et des bourgeois, toujours plus nombreux, ne supporteront plus les contraintes diverses de leur vie dorée, alors il se créera une nouvelle situation. Les mesures, aujourd'hui impossibles, deviendront inévitables. Les situations, aujourd'hui acceptées et même désirées, seront refusées. Il deviendra possible d'appliquer certains remèdes que nous avons préconisés et qui paraissent totalement "irréalistes"* (37). »

On remarquera ici que toute la thématique des livres ultérieurs (les *best sellers* comme *Toujours plus* (1982, 1 150 000 exemplaires vendus), *Tous ensemble* (1985), *La Grande manip* (1990) et *Tant et plus* (1992) est déjà en place, et n'attend que l'approfondissement de la crise pour s'imposer. Pour l'instant, le discours de de Closets est difficile à placer sur l'échiquier

politique : la charge contre « les excès de la consommation » pourrait être tirée à gauche, voire à l'extrême gauche (refus d'un mode de vie trop matérialiste, gaspillage des ressources de la Terre, manquements au niveau des biens et des services collectifs, surtout dans les pays en voie de développement), mais aussi à droite (redistribution de la richesse sociale vers le capital financier (ou d'investissement) ; baisse des salaires et de la consommation populaire). A la faveur de la crise, c'est cette dernière orientation qui se dessine de plus en plus nettement à partir de 1983 ; reste que, au début des années 1970, ce discours, réellement ambigu, peut passer pour « progressiste ». Sans doute l'est-il dans l'esprit de Closets : « *Mais quand on doit sacrifier les joies de la famille, de l'amitié, de la sexualité ou de la culture à la production d'un confort supplémentaire, c'est alors qu'il est plus sage et progressiste de refuser les bienfaits de la "surtechnologie" pour goûter les plaisirs simples de la vie* (38). » Sans doute l'est-il réellement quand il préconise de confier à des entreprises nationales, anciennes et nouvelles, de véritables missions sociales, comme la production de médicaments en nombre limité et à bas prix pour résoudre les problèmes de la santé publique. « *Nous avons la possibilité de restaurer, et sur des meilleures bases, une société chaleureuse et fraternelle. Le temps n'est plus où la satisfaction de quelques-uns devait passer par la misère du plus grand nombre* (39). » Mais force est de constater qu'il est gêné par l'irruption de controverses politiques dans un domaine jusqu'alors relevant de la technique. Répondant en « spécialiste » à une question d'Yves Mourousi concernant l'accident nucléaire à Three Mile Island en 1979, de Closets nie que sa fonction serait de « rassurer » le public : « *en ce qui me concerne, il n'y a pas à prendre position pour ou contre le nucléaire ; le nucléaire est nécessaire. Mais si le nucléaire se révélait être potentiellement trop dangereux, eh bien, on s'en passerait, parce que tout de même...* (40). »

Ainsi, de Closets ne va pas jusqu'à épouser une forme radicale de socialisme démocratique, même hétérodoxe, et prend ses distances avec les pays socialistes : « *à quoi bon prendre le risque d'ajouter la lourdeur du système soviétique à la fuite en avant du capitalisme ?* (41) » Parler véritablement « en journaliste », c'est intervenir très librement dans un débat de société sans être assimilé, de près ou de loin, à un positionnement sur l'échiquier politique. Cela condamne de Closets à rester dans un flou total quant au ténor des réformes à venir. Il se trouve que l'humanité n'est toujours pas sortie de sa caverne : « *La caverne de Platon, transfigurée par les miracles de l'électronique, est plus que jamais le piège aux illusions* (42). » La caverne de Platon étant devenue celle « *d'Ali Baba* », « *il appartiendra à nos enfants, héritiers de nos richesses et de nos erreurs, d'en sortir* (43). » La sortie de la caverne implique une rupture dramatique avec le passé, qui ne saurait être graduelle, « réformiste » ; de toute manière, elle est repoussée aux

calendes grecques, au moins jusqu'à la prochaine génération. Par défaut de précision, l'horizon politique de de Closets se borne à un capitalisme parvenu à un équilibre rationnel entre production et consommation, égalitaire et en *homéostasie*, bref, un capitalisme utopique, sans croissance ni crise, et qui ignore sa propre logique historique.

Un citoyen en colère

A partir de 1978, de Closets coanime le magazine économique *L'Enjeu* sur TF1. Il ne fait aucun doute que l'émission a l'approbation du pouvoir, surtout à ses débuts, ce que d'ailleurs il ne cherche qu'à peine à dissimuler : « *L'Enjeu a vu le jour parce que c'était la volonté du législateur et celle du ministre de l'époque, Raymond Barre. On m'a demandé de faire ça [...]* Depuis que *L'Enjeu* existe, il a un statut totalement indépendant (44). »

L'exemple admirable de dénégation sous-entendue confirme que l'émission ne fut pas si indépendante que ça, et qu'« on » avait ses raisons en l'invitant à en être l'animateur. Car l'émission se veut une pédagogie de la crise destinée au grand public, démontrant qu'on ne peut pas se permettre de travailler moins et de gagner plus dans un environnement international de plus en plus compétitif. Le réalisme en matière d'économie s'oppose à la satisfaction immédiate des désirs, et demande davantage d'effort, bref un comportement d'adulte, idéologie qui survit à la victoire de la gauche en 1981. Dans le premier numéro, il est question des réserves de pétrole : « *Toutes les études à long terme (disons à dix, quinze ans d'échéance) ont fait montre que nous allons très vraisemblablement vers une pénurie de pétrole. Très prochainement va sortir un nouveau rapport du Club de Rome ["Energie, le compte à rebours"] qui à nouveau va insister sur ce risque. [...] Alors, si nous regardons notre futur, que va-t-il se passer ? Ou bien nous aurons cette forte croissance, c'est vrai, il y aura beaucoup moins de chômage, mais alors la consommation d'énergie dans le monde et notamment la consommation de pétrole va repartir... et alors vers 85, 90, 95, nous savons que la production ne pourra plus faire face à la demande. Si au contraire, nous ne pouvons pas avoir un fort taux de croissance, alors bien sûr, nous consommerons moins d'énergie, seulement que se passera-t-il dans ce cas-là ? Eh bien, nous aurons un très fort taux de chômage et nous risquerons l'explosion sociale. C'est-à-dire qu'à l'heure actuelle, il y a ce bras d'acier qui relie les chômeurs au pétrole. [...] On essaie, on rêve, à l'heure actuelle, d'une nouvelle croissance qui permettrait d'avoir moins de chômeurs sans consommer davantage d'énergie. Et ça suppose des changements complets dans notre façon de vivre, de notre façon de concevoir le travail, c'est si vous voulez le grand défi de demain. Il n'est pas gagné, s'il ne l'est pas, alors nous risquerons soit une crise sociale par trop de chômeurs, soit une crise économique par*

pénurie de pétrole (45). »

On passera d'une surcapacité actuelle en pétrole à une pénurie avec une échéance de dix ou quinze ans, sans autre appui que la foi en de mystérieuses « études à long terme » et du prochain rapport du non moins mystérieux Club de Rome, le discours s'accompagnant visuellement par le maniement d'un engin idéologique à flèches avec deux valences (plus, moins) et trois vitesses (chômage, croissance, énergie). L'argument, si on regard de près, a pour prémisse fondamentale la finitude des sources d'énergie (et plus précisément, le pétrole) ; face à cette limite absolue, cette « constante » de l'économie politique, il faudra réduire la croissance (qu'elle soit économique ou démographique). Il y a « un bras d'acier qui relie les chômeurs au pétrole », autrement dit, le chômage de masse s'explique par une loi d'airain, une constante qui demande « *des changements complets dans notre façon de vivre* ». Choisir la croissance (et le plein emploi) serait contre-nature, et finalement suicidaire. On assiste là à l'origine de ce qui devait être appelé dans les années 1990 « la pensée unique » : on se souvient de la thèse d'Alain Minc affirmant que, face au choix entre le partage du travail et la baisse du chômage, les salariés, égoïstes, avaient choisi le « plein salaire ». La mission idéologique de de Closets devient claire : faire accepter les changements exigés par les lois du marché, et prévenir « *l'explosion sociale* », la résistance « *illogique* » que suscitera la mise en place des réformes nécessaires.

La possibilité d'une explication « objective » des faits économiques serait fondée sur une constante naturelle passablement malthusienne : les ressources sont rares (et donc la capacité de la Terre à faire vivre ses habitants est limitée), ce qui sonnerait le glas des revendications des salariés des pays développés, et des pays « en voie de développement ». La nécessaire fin de la croissance ne s'applique pas aux valeurs boursières, qui font partie de l'économie « virtuelle ». Comme le dit de Closets dans la même émission : « *Avec même un peu d'argent, on peut faire beaucoup de placements extrêmement différents. Oh ! Nous ne sommes pas là pour vous dire quel est le bon placement du moment. Pas du tout. Mais en revanche, ce que nous pouvons faire, chaque mois, c'est de vous informer d'un type de placements accessible à des économies, à des épargnants.* » Evidemment, le journaliste « spécialiste » n'est pas là pour jouer les banquiers ou les agents de change à une échelle de masse, mais il peut *inciter* des (petits) épargnants à bien placer leurs (petites) économies. Avec la crise, c'en est fini de la croissance durable (et de la hausse régulière et collective des salaires) ; en revanche, on peut faire fructifier son patrimoine par des placements intelligents et chanceux, en étant un (petit) malin qui accepte les règles du jeu à titre individuel. L'essayiste hétérodoxe qui dénonçait naguère la société de consommation tient là un propos on ne peut plus orthodoxe.

Le ton de ses livres des années 1980 et 1990 – d’interminables tirades contre la gourmandise des salariés (surtout des fonctionnaires) et le gaspillage des fonds publics — reste celui de l’imprécateur, du « citoyen en colère » qui, comme il se presse à le dire, « *adhère totalement aux valeurs de notre société* (46). » Bien que « *solitaire* », sa « *protestation n’est pas unique* » et rejoint la conviction de « *nombre de Français* » ; soit la figure du marginal qui parle au nom de la majorité silencieuse. Dans *Le compte à rebours* (1998), il ne s’agit plus seulement de moraliser ses concitoyens au nom des générations futures : « *J’ai toujours été surpris de l’intérêt qu’un large public portait à mes livres. Ils ne renfermeraient pourtant ni découverte ni révélation. Je ne suis pas un sociologue, pas davantage un détective. Je n’ai pas présenté des théories révolutionnaires, je n’ai pas révélé de dossiers secrets. Au contraire, je n’ai fait que dire tout haut ce que chacun pouvait voir ou, du moins, entrevoir. C’est bien ainsi que mes ouvrages ont été reçus. Les lecteurs y trouvèrent moins de révélations que de confirmations. Ils s’en doutaient qu’ils n’étaient pas les seuls. "En vous lisant, m’écrivait l’un d’eux, j’ai su que je savais tout cela". Mais quelle différence y a-t-il entre une connaissance étouffée et l’ignorance pure et simple ? Chacun se persuade qu’il ne peut avoir raison contre tout le monde. Mais qui donc est ce "tout le monde" qui ne raisonne jamais qu’en fonction des autres ? De quelle réalité est-il porteur, sinon d’une erreur collective qui en tient lieu ?* (47) »

La posture est pour le moins bizarre, s’agissant d’un journaliste « spécialiste » qui revendique des liens avec le monde scientifique, et confirme le décalage entre le ton remonté et le conformisme des opinions exprimées. Le soi-disant discours dominant de « *tout le monde* » ne serait en fait que celui d’une petite élite corporatiste qui campe sur ses privilèges contre les intérêts de la société, et contre raison. La cible se précise : la « *syndicratie* » (soutenu par un establishment socialiste et une fonction publique hypertrophiée), coupable d’avoir toujours la main tendue, et qui raisonne toujours dans les termes des « Trente glorieuses ». Selon de Closets, les mesures politiques commandées par le bon sens « *sont connues pour l’essentiel* » : entre autres, il faudra réduire les dépenses publiques en imposant dans tous les services l’obligation de productivité, abaisser voire supprimer les charges sur les bas salaires, simplifier la fiscalité, gérer le temps de travail d’une manière plus souple (temps partiels, etc.) afin d’employer le plus de monde possible, plafonner les très hauts salaires mais conforter les gains des créateurs d’entreprises, créer des fonds de pension, relancer l’actionnariat populaire, promouvoir l’apprentissage en entreprise (48).

Programme libéral d’une grande orthodoxie qui a été mis en œuvre avec plus ou moins de succès depuis 1983, et qui

continue à inspirer les gouvernements de gauche et de droite qui ont suivi. Ce qui semble justifier la colère de de Closets, ce n'est pas le sens général de la politique gouvernementale, mais sa lenteur, son manque de conviction, son retard par rapport aux autres pays européens sans parler des Etats-Unis. Il y a urgence, et le temps n'est plus aux réformettes : « *Je n'ai pas besoin d'être devin et de lire l'heure sur la sinistre horloge qui compte à l'envers pour savoir que le temps nous est mesuré. L'avantage d'un compte à rebours, c'est qu'il nous annonce notre avenir. Puisque nous n'en voulons pas, il faut arrêter la machine infernale. Maintenant. Tout de suite* (49). » L'ancien chroniqueur de la conquête spatiale nous demande cette fois-ci d'interrompre *fissa* le compte à rebours, d'arrêter les frais afin d'éviter une catastrophe annoncée. Faut-il en conclure qu'il fonctionne comme une courroie de transmission accélérée de la vision libérale ordinaire ? Ce n'est pas si simple. Dans le même livre, on peut lire : « *Le capitalisme libéral se révèle chaque jour plus brutal, plus dominateur, c'est un fait et c'est inquiétant. Dans les années 1960-70, nous avons le sentiment d'avoir domestiqué cet animal sauvage, de l'avoir rendu socialement acceptable. Or voici qu'il nous échappe et revient à sa vraie nature. C'est cela, semble-t-il, la nouveauté : le néo-capitalisme récemment entré dans l'arène charge comme un taureau furieux. Ce n'est pas le moment de fermer les yeux* (50). » Faut-il donc tuer la bête sauvage ? Mais non : « *L'économie de marché est la seule qui soit parvenue à produire efficacement des richesses, voilà l'affaire. C'est l'unique machine dont nous disposons, toute "autre politique", dont le prototype n'existe nulle part, serait d'autant plus difficile à mettre en œuvre que nous serions, seuls contre le reste du monde, à nous y aventurer* (51). » On ne peut imaginer palinodie plus complète par rapport à *L'espace, terre des hommes* ou au *Bonheur en plus*. « *Dans le nouveau climat de l'économie mondiale, il n'y a pas, il n'y aura pas de brillante croissance si le marché est écrasé par les prélèvements et paralysé par les règlements* » (52), entonne de Closets qui jadis rejetait la légitimité même de la croissance. Dans la nouvelle situation (la mondialisation engendrée par le néo-capitalisme ; l'imprévisibilité des marchés comme loi économique fondamentale), « *une vertu l'emporte sur toutes les autres : l'adaptabilité [...] Une vertu qui s'incarne dans un mot : la responsabilité* (53). » Être responsable, c'est faire l'effort de s'adapter faute de mieux. En fait, nous sommes ici devant une contradiction ordinaire : dans le même livre, le capitalisme devient de plus en plus « *brutal* », « *dominateur* », « *inquiétant* » ; néanmoins les réformes préconisées s'inclinent totalement devant sa logique, à tel point que leur mise en œuvre d'urgence serait politiquement irréaliste. Mais ce genre de revirement, ce brassage allègre de contradictions dans un même discours est une caractéristique marquante d'une des formes historiques du journalisme, l'éditorial (l'essai sous forme de livre – des éditoriaux « empilés » - étant un de ses avatars).

L'intellectuel organique et l'intellectuel modérateur

Dans un livre pionnier, Yves de la Haye (mort en 1983) avait déjà catégorisé certains aspects du style qu'il appelle « la dissertation », caractérisée entre autres par le balancement du « ninisme » (Roland Barthes), et des passages de « bémolisation » qui font des concessions à l'autre camp (54). Ainsi, chez de Closets, le renvoi dos à dos du capitalisme et du socialisme, la stigmatisation du premier tout en se soumettant à sa réalité ; rien que des figures imposées à l'éditorialiste soucieux de se démarquer des politiques, et de trouver la mesure dans un monde démesuré (55). Ce style a une visée *stratégique* qu'on peut formuler à un niveau très général ainsi : défendre les intérêts de la classe dominante (ou plutôt une fraction de celle-ci) auprès des dominés (ou une fraction de ceux-ci). Plutôt qu'un « intellectuel organique » au sens gramscien, qui travaille la pâte idéologique au sein de la classe ou couche qu'il représente, l'éditorialiste est un intellectuel « modérateur » ou « vulgarisateur » qui s'adresse aux dominés, mais qui exprime les intérêts des dominants. De la Haye cite comme exemple Thomas Grimm du *Petit Journal* dans les années après la Commune, qui typiquement joue avec les sentiments chauvins d'une partie du peuple pour discréditer l'Internationale ouvrière ou s'appuie sur le concept chrétien de la famille pour critiquer la légitimité de la grève. L'Internationale est assimilée au cosmopolitisme, et la grève mine l'harmonie de la famille.

La lutte des classes dans le domaine des idées est toujours historiquement située : dans le cas de Grimm, il s'agissait d'intégrer la classe ouvrière dans le jeu politique de la Troisième République. Les stratégies auxquelles recourt Grimm sont à placer dans ce contexte ; efficaces à l'époque, elles seraient impensables aujourd'hui, même révisées. Et à la différence de la plupart des rapports sociaux, celui mis en jeu par l'appareil de communication n'existe qu'en se greffant sur d'autres rapports. C'est pour cette raison qu'il ne faut pas cantonner les effets des appareils d'information dans la seule sphère de l'idéologie, mais plutôt souligner leur caractère pratique de « *réseau d'ajustement existentiel au capitalisme* » (de la Haye). Ainsi, dans la grande presse de la seconde moitié du 19^e siècle se trouve distillée quotidiennement la morale nouvelle de la modernité (dont fait partie la conquête coloniale) derrière des récits de faits divers, des compte rendus de débats parlementaires, des descriptions d'inventions etc. ; auxquels il faut ajouter l'importante littérature sur l'exploration, les romans scientifiques, etc. Il ne s'agit pas d'imposer de l'extérieur un discours qui légitime l'expansion capitaliste ; ce discours fait partie intégrante de celle-ci. « L'ajustement existentiel » à un mode de production marqué par des crises récurrentes étant essentiellement *problématique*, les stratégies mises en jeu, le contenu précis du discours dominant sont en constante évolution.

Il n'y a pas de rentes de situation idéologiques ; celles-ci risquent toujours d'être infirmées par le mouvement du capital lui-même. Ce qui crée, *structurellement*, deux facteurs qui permettent d'expliquer l'ambiguïté objective de ce type de propos :

a) les éléments de légitimation du système capitaliste sont en permanence décalés par rapport à l'évolution de celui-ci ; l'angle parfait s'avère impossible, d'où la tentation pour l'éditorialiste de couvrir ses arrières en dosant des facteurs progressistes et régressifs dans son discours, mêlant une défense très orthodoxe du monde tel qu'il va, et une critique agressive de ses insuffisances (56). Un discours trop cohérent (et dont l'anticipation du mouvement du capital est trop précisé) risque d'être spectaculairement démenti en peu de temps.

b) l'éditorialiste (ou l'essayiste) a un double rôle (et un double public), d'abord en « intellectuel organique », il organise, rassemble et synthétise des idées nouvelles susceptibles d'accompagner l'évolution du capitalisme ; ce, pour des agents rattachés à la classe dominante (cadres d'entreprise, politiques, financiers, professionnels légitimistes) : ensuite en « intellectuel médiateur », il reformate ces mêmes idées pour une fraction des classes dominées qui veut bien lui prêter l'oreille (par ambition, anxiété, pour « rester dans le coup », pour savoir « à quelle sauce elle sera mangée », etc.). A cheval entre les deux statuts, et obligé de jouer sur les deux tableaux dans un même livre, l'intellectuel de médias oscille entre le conformisme et la posture radicale, entre les pôles d'intellectuel organique et d'intellectuel médiateur. Dans ce jeu, une pincée d'iconoclasme (à condition qu'elle soit maîtrisée) est bienvenue et l'aide à se démarquer des concurrents trop fades pour attirer l'attention. En ce sens, on pourrait parler de *laboratoire idéologique* où les échecs des uns ouvrent des possibilités pour d'autres et ainsi de suite, aucun ne réussissant à s'imposer durablement (relire ce genre de best-seller vingt ans après est une expérience des plus pathétiques).

Mais sauf à se satisfaire d'un niveau d'explication totalement réductionniste, on ne peut établir un rapport direct entre l'évolution du capitalisme et tel angle discursif, ni entre cette évolution et tel éditorialiste. Ce niveau d'abstraction nous éloigne pour l'instant de notre objet d'étude immédiat, l'oeuvre d'un journaliste scientifique et essayiste français du dernier quart du vingtième siècle. C'est en gardant à l'esprit les enjeux théoriques qui viennent d'être exposés que je propose de revenir sur lui comme exemple d'une transformation idéologique plus profonde.

La pensée cybernétique

Le premier livre de de Closets consacré au programme spatial américain est loin de relever exclusivement de la vulgarisation

scientifique ; il comporte sa propre charge idéologique. Car la réussite de la mission Apollo « démontre » non seulement la supériorité de l'économie américaine sur sa rivale soviétique (fait sur lequel de Closets insiste relativement peu, préférant appeler de ses vœux à une collaboration future entre les deux superpuissances afin de partager des coûts considérables de la conquête spatiale), mais surtout la supériorité universelle des méthodes américaines en matière d'organisation. Organisation qui tient au fantasme (auto-) disciplinaire : que pendant sept ans, dans 20 000 entreprises publiques et privées, tout le monde se pointe « à l'heure ». *« On ne peut manquer d'admirer les prouesses technologiques ; chaque équipe est allée au-delà des techniques existantes, mais il faut dépasser ce premier enthousiasme, tout justifié qu'il soit. Il y a l'organisation dynamique. Elle est proprement sidérante. Pour que la fusée ait pu être mise à feu au centième de seconde précis en ce matin du 21 décembre [1968], il a fallu que, durant sept ans, les 20 000 firmes, celles de travaux publics et celles d'informatique, celles d'électronique médicale et celles de chimie, celles de Michigan et celles du New Hampshire, l'entreprise géante qui emploie 250 000 personnes et la modeste firme de 150 employés, les administrations comme les sociétés privées, soient toutes à l'heure [...] Ce miracle s'appelle l'organisation, le "management". Les programmes spatiaux ont fait faire d'énormes progrès à ces techniques. L'une des grandes victoires a été la mise au point du système PERT (57) [...] De tels systèmes ... ne se ramènent pas à quelques recettes de bon sens, mais constituant une véritable science faisant appel à toutes les ressources des mathématiques et de l'informatique. Une science qui tend à se généraliser dans toutes les opérations d'importance : construction d'un immeuble, d'un bateau, d'un ouvrage d'art, opération d'urbanisme. Tous ces schémas d'organisation ne sont que des jeux d'enfant à côté de celui qui fut nécessaire pour mener à bien le voyage lunaire. [...] Cette fusée montant dans le ciel de Floride à la date fixée sept ans plus tôt, c'était tout "le défi américain" (58). »*

Ce dernier terme fait référence explicitement au bestseller du même nom de Jean-Jacques Servan-Schreiber (1967) (59) et permet de situer le fond idéologique du discours. Le livre du fondateur de *L'Express*, mendésiste historique et futur député radical, fut un plaidoyer passionné pour que les Européens s'alignent aux méthodes de management américaines. Pour ne pas sombrer dans un état de sous-développement relatif, il faudrait adopter « les méthodes neuves et les techniques avancées » apportées par les Américains ; la finalité d'une Europe moderne, c'est la combinaison du management scientifique et d'une planification souple et concertée. Ce courant « moderniste » exprime le projet politique d'une bourgeoisie progressiste et a eu un certain retentissement à l'époque, surtout auprès des cadres, valorisés en agents sociaux porteurs de transformations sociales

bénéfiques pour tous. Car il s'agit de prolonger le modèle cybernétique qui sous-tend le système PERT à toute la société. Il ne serait pas exagéré de parler d'un capitalisme utopique où les tares de la société actuelle pourraient être éliminées par un rationalisme concerté et volontariste. Ainsi, de Closets peut passer d'un grand enthousiasme pour les découvertes américaines en matière d'organisation industrielle à une critique radicale du « système industriel » : « *Si les réussites industrielles pouvaient apaiser les haines raciales, restaurer la qualité de l'environnement, créer un milieu urbain agréable, donner un idéal à la jeunesse, etc., l'Amérique n'aurait plus guère de problèmes. Le système industriel, basé sur la recherche du profit et la libre entreprise, n'a guère de prise sur ces aspects de la vie sociale. Tout au contraire, il tend à déséquilibrer les forces d'une nation vers la recherche de l'efficacité économique et commerciale, vers le développement de la consommation privée* (60). » Le mot clé ici, c'est « déséquilibrer » qui implique la possibilité d'une société tendant vers l'équilibre. La source du déséquilibre, ce serait l'hypertrophie de la consommation privée, autrement dit, le modèle de société dit « fordiste » où la croissance économique entraîne l'augmentation de la consommation des biens personnels. Ce qui à partir des années 1980, de Closets devait appeler le « toujours plus ».

Dans *Le Système EPM*, il raconte avec une modeste feinte ses débuts à la télévision ; d'après lui, la place de vulgarisateur scientifique était relativement délaissée par les journalistes, obnubilés par celle, beaucoup plus prestigieuse, du commentateur politique, au cœur d'une lutte historique pour la libre expression à la télévision. A l'entendre, le jeune de Closets était totalement apolitique (61) ; son engagement allait vers l'information scientifique. Son professionnalisme dans ce domaine se fonde, d'après lui, sur la maîtrise progressive des techniques de communication : « *Je suis un journaliste qui, après avoir fait son apprentissage à l'Agence France Presse, s'est progressivement spécialisé dans l'information scientifique sans avoir fait d'études en ce sens. Certains s'en étonnent. Mais les techniques de communication forment un tout, indépendamment du sujet traité. Ce sont elles qu'il importe de maîtriser plutôt qu'un savoir prétendument encyclopédique. A tout prendre, il est plus facile de vulgariser la science que l'économie ou la politique, car en ce domaine existe une vérité. En sorte que l'informateur peut, sans attendre à son indépendance, faire vérifier par un spécialiste la pertinence de ce qu'il exprime. En revanche, les techniques de communication ne peuvent s'apprendre sans une période de "compagnonnage"* (62). » Indéniablement, sa présence à la télévision lui fournit un tremplin ; « *on l'a aimé* » nous informe la quatrième de couverture de *L'espace terre des hommes*, publié dans une collection dirigée par deux personnages historiques de la télévision française, Pierre Desgraupes et Pierre Dumayet. Le programme

spatial s'avère le sujet idéal pour la vulgarisation télévisuelle, tant l'image impose son évidence : « *Il n'y a pas à imaginer ou à réfléchir, il suffit de regarder et de sentir [...] L'astronautique rend l'évolution de l'espèce humaine accessible à des enfants. Elle court-circuite la raison* (63). »

Néanmoins, de Closets est conscient que la popularité acquise à la télévision est à double tranchant dans le champ journalistique et s'empresse d'affirmer : « *je ne suis pas un "homme de télévision", je n'ai jamais eu la vocation des sunlights et je n'ai jamais accepté de consacrer toute mon activité à l'expression audiovisuelle* (64). » Vis-à-vis de la télévision, il estime avoir « *un pied dedans, un pied dehors* » (65). Patrick Champagne a parlé de l'instauration d'un continuum entre « l'intellectuel médiatisé » et « l'intellectuel médiatique », ce dernier n'existant que de et pour la télévision, et tendant progressivement à englober le premier (66). De la même manière, en journaliste scientifique à cheval entre l'écrit et l'écran, marqué comme les professionnels de sa génération par une vocation de pédagogue, de Closets occupe une place intermédiaire et transitionnel qui devait disparaître avec l'émergence d'une nouvelle race d'animateurs (notamment Jean-Luc Delarue), plus en phase avec l'emprise directe du marché sur les émissions de télévision. Le statut qu'il revendique est trop instable pour s'imposer à la longue ; la maîtrise des « techniques de communication », si essentielle pour imposer sa présence à l'antenne, est au dépens de la maîtrise affichée d'un domaine de savoir spécialisé : « *Condenser son propos, s'exprimer en peu de mots, c'est une des clés du journalisme. Elle correspond à des nécessités pratiques mais également à une certaine attente du public. Etre sobre et dense, telle est la loi de l'écriture journalistique. Mais dans l'audiovisuel, cette exigence se trouve renforcée par le faible débit du canal. Le rythme de l'écoute est beaucoup plus lent que celui de la lecture. 9000 mots à l'heure dans un cas, 25 000 dans l'autre, disent les spécialistes. Cela signifie qu'en une demi-heure, on ne peut lire à haute voix qu'une demi-page de quotidien tout au plus. Cela, en supposant que l'on parle sans arrêt, ce qui est incompatible avec l'image* (67). »

De telles réflexions mènent de Closets à minorer l'importance de l'image, ou plutôt ce qu'il appelle « l'image-prétexte », au profit du commentaire en plateau ou sur graphique : « *L'individu est un récepteur dont la capacité est limitée. Si l'on dépasse un certain seuil, un phénomène de saturation se produit, une sorte d'éblouissement informatif. Plus aucun message n'est reçu [...] Cette haute densité d'information dans la parole exige donc qu'on appauvrisse l'image. Vouloir combiner un commentaire très informatif et des images filmées est donc une aberration* (68). » La priorité du commentaire en plateau par rapport à l'image filmée se justifie par les capacités limitées du téléspectateur à recevoir un message, par un seuil d'informations à

ne pas dépasser. Bien que non quantifié, ce seuil joue le rôle de *constante cognitive* qui fonderait sur la neurobiologie le « professionnalisme » du journaliste spécialiste. Par ailleurs, de Closets affirme qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre écrire dans une revue et discourir à l'antenne : « *dans toute information, il faut tenir compte de la quantité d'information que vous transmettez, mais aussi de la quantité d'informations qui sera effectivement reçue, comprise par le lecteur ou le téléspectateur. Transmettre beaucoup d'informations à peu de gens, ou peu d'informations à beaucoup de gens, c'est au total aussi important* (69). » En recoupant les mots, on peut sans difficulté déduire les prémisses théoriques qui sous-tendent sa conception du métier : débit, quantité, saturation, émetteur, récepteur, autant de termes qui renvoient à la théorie de l'information, et à la théorie des systèmes (ou la cybernétique). La transmission des informations s'effectue dans un système fermé au sein duquel il existerait une relation négative entre densité d'information et sa circulation réelle (ce qui est un *contresens* en termes systémiques où la complexité est justement ce qui empêche la fermeture du système). Autrement dit, les liens entre émission et réception seraient réglés par des lois physiques et biologiques (caractéristiques du canal, seuil cognitif) (70).

Trois remarques s'imposent. Premièrement, le journaliste spécialiste fonde sa légitimité sur la « science » de la communication qui lui garantit que son discours serait objectif et non pas partisan. Deuxièmement, cette science de la communication fournit le liant qui permet au journaliste de passer des sciences naturelles ou « dures » aux sciences économiques, car les « techniques de communication » obéissent aux mêmes règles, « indépendamment du sujet traité ». Troisièmement, il y a une homologie profonde entre la théorie des systèmes que de Closets voit à l'œuvre dans la mise en place du programme spatial et l'application de la même théorie à la communication ; de même, la cybernétique serait un discours à prétention universelle qui donne un vernis de scientificité aux sciences sociales en manque (71).

Les propos de de Closets deviennent sensiblement plus aigres et droitiers dans les années 1980, ce qui n'a pas empêché son succès sur le marché des essais, bien au contraire. Il faut résister à la tentation d'expliquer cela en termes de virement de cuti ou d'apostasie ; constatons simplement que sa trajectoire accompagne un glissement idéologique marqué chez le public cible de ce type de produit, à savoir les cadres et assimilés, non plus catégorie sociale qui a le vent en poupe mais désormais exposée aux aléas du marché et guettée par un déclasserement brutal. Place alors à un conformisme (hétérodoxe dans ce cas) qui fait du zèle, qui fait monter le ton en demandant « toujours plus » de réformes. En ce sens, la trajectoire de de Closets sert de marqueur du durcissement des discours en temps de crise, où même le plus

modeste cadre d'entreprise se croit obligé d'épouser des positions très libérales afin de donner des gages d'adhésion.

Héraut d'une rationalité supérieure dans les années 1960, charriant la promesse d'une société plus juste et plus efficace, la cybernétique assume un rôle ouvertement conservateur dans les années 1980 où il s'agit de maintenir l'équilibre d'une société fondée sur les lois du marché. Dans un article de 1984, de Closets avance la métaphore toute cybernétique de la fonction « tilt », qui arrête le jeu du flipper dès qu'on essaie de passer en force. Les socialistes au pouvoir sont assimilés à une bande de malotrus qui secouent la machine : *« C'est le dernier professeur d'éducation civique capable de se faire respecter des loubards. Son nom : Tilt. Grâce à lui, la discipline règne là où on l'attend le moins : autour des flippers. L'admirable invention ! Comme notre billard politique fonctionnerait mieux s'il en était équipé ! Là aussi les joueurs sont tentés de forcer le passage en secouant la machine. Mais l'opinion est un tilt bien fragile qui tantôt sanctionne la faute et tantôt la récompense [...] Avec la constitution de la Cinquième République et le scrutin majoritaire, les socialistes ont eu le sentiment de jouer sur un billard spécialement dessiné pour faire gagner leurs adversaires. Ils ont tenté de passer en force : ce fut le "Programme commun". Le tilt sanctionna en 73, en 74, en 78 le dogmatisme des solutions et l'outrance des promesses. En 81, il resta bloqué. Et le gagnant fut pris à son propre piège : relance de la consommation, nationalisations massives, réglementations du travail, renforcement des appareils syndicaux, etc. Au bout d'un an, la machine se bloquait : dévaluations, déficits, il fallait changer de politique face à la rébellion des faits. Dans les deux années qui ont suivi, le tilt se remettait en place. A travers les sondages, les consultations électorales, les manifestations, les Français allumaient tous les voyants signalant le jeu interdit (72). »*

Le but des interventions de de Closets se précise : il s'agit de dresser les Français afin qu'ils assument pleinement leur fonction de « tilt », qu'ils assurent l'équilibre de la machine et de son bon fonctionnement. Ainsi conçu, le jeu politique se ramène à la raison ; ce sont les Français dans l'ensemble qui activent la fonction tilt et non les intérêts de classe. La société (et sa composante économique) s'assimile à un flipper, où l'objet est de maintenir la balle *in play* le plus longtemps possible par une manipulation habile qui respecte les règles du jeu. Encore une fois, la métaphore favorise l'idée d'un système fermé en *homéostasie* relative ; le danger vient d'une surchauffe de la machine, ce qui suscite des appétits. Danger qui s'appelle « croissance forte » : *« Pour forcer le passage, il reste à ressusciter la croissance forte par la magie du volontarisme politique. Hier socialiste, aujourd'hui libéral. Tout le monde saurait relever le pouvoir d'achat et réduire le chômage si la France gagnait quatre ou cinq points de P.I.B. par an, mais personne ne sait provoquer cette*

accélération sans creuser les déficits...Fasse le ciel ou l'enfer que le flipper ne s'enraye pas et que tout passage sur la case " croissance forte" annule le coup. Une fois pour toutes, les Français doivent savoir que l'endettement extérieur du pays, qui dépasse dix mille francs par tête, va jouer comme un frein "indessérable" dans les cinq ans à venir (73). »

Posé en ces termes, le danger vient également des excès d'un programme libéral. *« Tout le monde étant d'accord pour réduire la place de l'Etat et redéfinir ses fonctions, on nous propose un "programme libéral" qui privatiserait tout notre système de protection sociale [...] Le "toujours plus d'Etat" était absurde hier, le "jamais plus d'Etat" l'est tout autant aujourd'hui. Nos ultralibéraux rêvent de la prisonnière à libérer ; qu'ils s'inquiètent plutôt de la bombe à désamorcer (74). »* Autrement dit, il n'y aura pas de salut du côté d'une politique de relance à travers une baisse d'impôts. La bombe à désamorcer, c'est la dette publique, dont la réduction exigerait plutôt une baisse des dépenses, une baisse donc de la consommation. Pour faire bonne mesure, de Closets prétend qu'*« une très faible croissance n'est pas synonyme d'immobilisme social »*. Il cite l'accord conclu entre BSN-Emballage et la CGT en janvier 1982 sur l'introduction d'une cinquième équipe et le passage de 38 heures à 33 heures et demie (soit une réduction de salaire), le partage du travail étant compensé par des gains de productivité : *« Toutes les expériences réussies prouvent que le vrai progrès social, celui qui se traduit par une amélioration de la vie, passe davantage par le réaménagement des horaires, une remise en question de la discipline hiérarchique, une participation de tous à la vie de l'entreprise que par un 2 % de plus sur le feuille de salaire (75). »* Pour le secteur privé, des assouplissements des conditions de travail sans gains de salaire, et même des réductions de celui-ci ; pour le secteur public, une amélioration de la productivité et de la qualité sans dépense supplémentaire. *« La pendule de l'austérité sonnera peut-être l'heure des vraies réformes »*.

Le réformisme préconisé par de Closets s'assimile au système PERT appliqué à rebours aux problèmes sociaux afin de distribuer les ressources budgétaires, forcément limitées en période de croissance faible, là où elles seront plus efficaces. En 1972, il est déjà question d'affecter à meilleur escient les sommes consacrées à la santé publique : *« La santé d'une population n'est pas seulement assurée par la médecine. Toutes sortes de dépenses d'équipements collectifs ou d'action sociale peuvent contribuer à l'améliorer. Faut-il construire des cliniques spéciales pour les polytraumatisés de la route ou améliorer le réseau routier – pour diminuer le nombre des accidents ? Faut-il augmenter le nombre des places dans les asiles psychiatriques ou améliorer l'organisation sociale et le milieu urbain afin de diminuer les*

tensions psychiques ? Faut-il construire de nouveaux centres anticancéreux ou lutter contre la pollution atmosphérique ? Faut-il développer les installations, si coûteuses, qui permettent de soigner les grands cirrhotiques ou lancer une action positive pour lutter contre l'alcoolisme ? Quand on fait le compte de toutes ces dépenses non médicales, on en vient à constater que, si l'on renonçait à l'essentiel de la médecine pour affecter le budget de la sécurité sociale à ces tâches, l'état sanitaire de la population s'en trouverait peut-être amélioré (76). » Le bon sens dirait qu'il faudrait traiter et la maladie et les causes de la maladie : c'est la crise (et la fermeture du système) qui exige qu'on choisisse entre les deux options. Pour de Closets, s'il y avait un choix à faire, c'est dans le sens d'une vague « amélioration de l'organisation sociale » bien en amont des pathologies. Là où il se permet d'être plus précis, c'est l'idée d'une campagne préventive contre l'alcoolisme, d'inspiration étroitement mendésiste et qui donnerait au journaliste maîtrisant les lois de la communication un rôle central. Les lignes et les flèches du système PERT convergent toujours à la fin sur le comportement de l'individu dont le redressement demande une combinaison de mesures répressives et d'incitations moralisatrices. Apprenez à dépenser moins, et à consommer moins (d'alcool) (77). Il est difficile de ne pas conclure que l'idée d'une « amélioration de l'organisation sociale » (qui reste à définir) fonctionne plus comme cache-sexe discursif, comme alibi « social » à la nécessaire réduction des dépenses publiques.

L'authentique ressentiment

Malgré plus d'un million d'exemplaires vendus de *Toujours plus*, de Closets estime qu'il n'a pas été lu correctement. S'il devait écrire le même livre aujourd'hui, prétend-t-il, « *pas de problème, ce serait Toujours plus, puissance X* » (78). Sans doute, la conjoncture politique a fait en sorte que son livre soit entendu comme une virulente attaque contre les socialistes et leurs alliés syndicaux, surtout ceux des fonctionnaires. Sans doute, la manière d'argumenter (un empilage d'exemples) a facilité cette lecture. Mais la conclusion qu'il eût aimée que le lecteur tire de son livre reste inaudible, à savoir que les Français devraient entreprendre d'eux-mêmes un travail de redressement moral en même temps qu'ils cassent les avantages et les privilèges des « puissants ». Discours qui implique une violence de classe inouïe dans une démocratie, et pour cette raison, intraduisible sur l'échiquier politique tel quel. Ce qui n'empêche pas ce type d'argument d'être instrumentalisé par une droite déterminée à liquider ce qui reste du pouvoir syndical et de réduire encore plus le poids de la fonction publique.

De Closets est conscient de son impuissance politique ; son programme de redressement moral repose sur un improbable sursaut volontariste et consensuel qui court-circuite les élites. « *Je*

ne suis pas politique, ce que je dis là est sans doute tout à fait absurde. D'autre part, je n'ai pas évoqué les réformes et les mesures à prendre, parce que chez les souris, quand un grand massacre se fait, la discussion ne porte pas sur le type de casserole qu'il faut attacher à la queue du chat, mais sur la façon dont on va s'y prendre pour attacher la casserole à la queue du chat. Tout le monde connaît les réformes à faire, personne ne sait comment les faire, où trouver ce sursaut politique. A mon avis, il ne peut venir que d'une opinion qui aura compris que cette fois, c'est fini, et ce signal ne peut venir que du Parlement, je ne vois pas d'où il pourrait venir (79). »

Misère de l'éditorialiste. On ne peut jouer éternellement les Cassandre, monter le ton de plus en plus fort, sans finir par lasser. Le compte à rebours était déjà déclenché dès le premier choc pétrolier ; trente ans plus tard, l'apocalypse à venir est repoussée encore plus dans le temps. Pis, « la mise sous tutelle » de la France par la traité de Maastricht ne semble pas avoir porté ses fruits, le passage à l'euro ayant libéré l'Etat français du risque d'une dévaluation. *« On ne peut plus espérer réduire les dépenses par la réforme, parce que cet excès de dépenses ne correspond qu'à une mauvaise gestion [...] Seulement, quand il faudra avouer que l'Etat ne peut plus payer, que les réformes ne feront effet qu'au bout de cinq ou dix ans, nous serons en crise de paiement. Et là, je crains beaucoup la réaction de cette opinion non préparée, que personne n'a alertée et qui se demandera où est passé l'argent, où sont les riches, où sont les valeurs. Nous risquons là d'avoir une crise sociale, une désagrégation sociale. Il faut être conscient que si on laisse aller les choses, c'est une crise semblable à celle que connaît l'Argentine qui nous attend ! (80) »*

Dans l'émission *L'Enjeu* en 1978, il s'agissait de prévenir « l'explosion sociale » que pourrait déclencher la montée fatale du chômage ; en 2004, il est question de prévenir « la désagrégation sociale », rien de moins. Et puisque aucune instance politique ne semble en mesure d'empêcher que la crise en latence aille à son terme, il faudrait assurer que l'issue de la future crise « à l'Argentine » ne soit le basculement dans un régime populiste autoritaire. Grâce aux efforts des éditorialistes entre autres, l'opinion pourrait être au moins « préparée », « alertée », l'explication est en place, ainsi que le rappel aux valeurs. Déjà dans *La grande manip*, il affirme que désormais les Français ont le choix entre le redressement des finances publiques et l'irrésistible montée du Front national.

Il s'agira donc de sauver le capitalisme quand surviendra l'effondrement final de l'économie mixte. Difficile, voire impossible de convaincre les Français d'aller dans le sens de de Closets lorsque lui-même nous informe que près de la moitié des Français tire aujourd'hui l'essentiel de ses ressources du secteur

public. On se souvient que dans *Le bonheur en plus*, il avait proposé de limiter la consommation et de lutter contre le gaspillage d'énergie, sans espoir d'être entendu dans l'immédiat d'après ses propres dires ; à cet égard, le choc pétrolier, événement imprévu, a été une divine surprise. De la même façon, seule la punition collective que constituera une « crise à l'Argentine » pourrait faire en sorte que les mesures qu'il propose pour réduire la dette publique puissent être acceptées. Derrière « le bonheur authentique » se profile un authentique ressentiment.

Ce qui pourrait s'expliquer par des facteurs biographiques. Né en 1933 de père enseignant de situation modeste (« *pauvre j'étais* »), de Closets est loin d'être un « héritier » ; après le lycée d'Enghien, il réussit de bonnes études en droit (à l'université de Paris 2) et en sciences politiques (à l'IEP de Paris) (81). C'est en évoquant son enfance qu'il se permet dans *Le compte à rebours* de parler de « responsabilisation », et il est probable qu'il investit le journalisme scientifique d'une mission morale (l'influence de Mendès France ?), qui consiste à avoir de l'influence sur le grand public, sans s'abaisser à l'engagement politique à ses yeux suspect et même salissant. Plusieurs fois, il se vante de son ineptie en politique, ce qui est une forme de dénégation ; il n'empêche que ses livres depuis les années 1980 sont des interventions politiques virulentes, fort éloignées de l'idéal journalistique de ses débuts. Force est de conclure que le désir de se tenir à l'écart des considérations d'ordre politique ait été un échec, ou bien que le désir d'intervenir dans le champ politique ait été « plus fort que lui ».

Un discours idéologique implique l'investissement libidinal d'un individu, mais son contenu et sa forme sont nécessairement collectifs dès lors qu'il rencontre un public. Deux issues – la carotte et le bâton - se présentent au mal français : soit la renonciation volontaire à la consommation sans fin (avec comme récompense « le bonheur authentique » qui laisse deviner un regain de valeurs spirituelles) ; soit les vertus de la crise comme punition salutaire (qui laisse deviner un régime dix fois pire). Il n'est pas difficile de voir ici la contradiction lancinante entre préconisation et répudiation de la transformation révolutionnaire ; la conception d'un monde social organique et permanent est fatalement minée dès lors qu'on admet la réalité du changement historique. Avec sa volonté de liquider l'Etat-providence en faveur de la philanthropie, le nouveau capitalisme fait ressortir des structures mentales voisines de celles du capitalisme du 19ème siècle, marqué lui aussi par le mélange d'une attention sentimentale portée au peuple et des jugements moraux durs.

Le problème, c'est que le systémique cher à de Closets relève d'un rationalisme très partiel. Appliqué à la production des biens et des services, il contient une forte part de volontarisme : on

rationalise ce qu'on peut, mais le management scientifique ne prétend pas maîtriser tous les facteurs de la conjoncture (instabilité politique, mouvements de capitaux, taux d'intérêt, etc.) ; tout juste, en jouant sur des rapports de force en sa faveur, il peut rejeter hors du système des gens « excédentaires ». De même, une approche systémique des problèmes sociaux dans une société donnée ne peut intégrer les facteurs qui résistent à sa juridiction, très importants dans le capitalisme financier et « mondialisé ». Reste une politique volontariste de dressage de masse : pour assurer que des centaines de milliers de gens « *soient à l'heure* », on ne peut rien laisser au hasard.

L'idéal, ce serait que le peuple décide lui-même de renoncer à la consommation comme seul horizon de la vie, sans passer par une « crise à l'Argentine » et sans obliger à la mise en place d'une société disciplinaire. Comme l'a insisté Althusser, l'idéologie qui gouverne les pratiques sociales est infiniment plus efficace lorsqu'elle est intériorisée par des sujets qui « marchent tout seuls », sans l'intervention d'appareils répressifs (82). D'où l'importance structurelle de penseurs iconoclastes qui pourraient identifier et canaliser des désirs « authentiques », spontanés (83). Dans un texte écrit en 1980, Alain Minc avoue que « *l'amélioration de la compétitivité ne suffit pas à garantir le retour au plein emploi* ». Mais « *au moment même où l'offre du travail se raréfie, la demande de travail se modifie [...] Une allergie croissante aux emplois traditionnels, surtout chez les jeunes, l'effacement de la mystique de la "valeur travail", le rejet des contraintes, des disciplines, des rythmes qui lui sont inhérents, mais aussi l'apparition de microrégulations comme la vie communautaire, le travail épisodique, à la pige, en fonction des besoins et le développement du travail noir : autant de symptômes, autant d'indices d'une conception différente de l'emploi et de la vie active* (84). » Le cynisme de ce passage laisse pantois ; ce n'est pas le style de de Closets. Mais dans un sens, la plupart des habitants du monde vit déjà l'utopie capitaliste qu'il préconise : ce sont les « exclus » involontaires de l'économie de marché dont l'horizon est la survie et non pas la (sur-) consommation de biens et de services. Cette dernière fonction, sollicitée de manière hystérique (« toujours plus ») chez les occidentaux solvables, est néanmoins essentielle pour la survie du capitalisme en tant que tel.

Notes

1 *Le Bonheur en Plus*, Denoël, 1974, p. 15. Les adjectifs cités (« *brillant et vigoureux* ») figurent sur la quatrième de couverture.

2 *La Grande manip*, Grasset, 1990, p. 8.

3 *Ibid.*, p. 9.

4 *Ibid.*

5 « ... *et les faits à travers les hommes* », Pierre Lazareff, *Radio-Télé-Cinéma*, 29

mars 1959.

6 *Tant et plus*, Grasset/Seuil, 1992, p. 620.

7 *Ibid.*, p. 625.

8 *L'Espace, terre des hommes*, Tchou, 1969, pp. 8-9 ; 10-11.

9 Le lien « prophétique » entre télévision, conquête spatiale et destin de l'humanité se trouve également chez un penseur de la gauche hétérodoxe et « moderne » comme Edgar Morin : « *Chez le petit bourgeois télévisonnaire, une relation, précisément par la vidéo, avec le cosmonaute qui navigue dans les espaces et c'est, si tenue soit-elle, une relation avec la pulsation du monde, avec l'Esprit du temps. Que deviendrait ces ferments, ces sucs, tandis que l'homme sera de plus en plus saisi par la prodigieuse aventure technique qui lui ouvre, non seulement les horizons cosmiques mais les possibilités d'une transformation interne radicale, d'une mutation inouïe ?* » (*L'Esprit du temps*, Grasset et Fasquelle, 1962, p. 259).

10 *L'Espace, terre des hommes*, p. 89.

11 *Ibid.*, p. 93-4.

12 *Ibid.*, p. 80.

13 *Ibid.*, p. 130-1.

14 *Ibid.*, p. 139.

15 *Ibid.*, p. 139.

16 *Ibid.*, p. 15. Ce commentaire s'inspire de l'aspect « fonctionnel », « précise et implacable » du dialogue à bord de l'Apollo VIII. De Closets fait référence dans le même contexte au chirurgien Barnard effectuant une greffe de cœur et dirigeant son équipe « *par des paroles brèves, réduites à un simple code* ». On voit là un exemple de ce que Philippe Breton appellera « l'utopie de la communication », l'idée qu'une amélioration de la condition humaine passe par une communication calquée sur l'absence d'ambiguïté qu'on trouve chez les machines « intelligentes ». (Philippe Breton, *L'utopie de la communication*, La Découverte, 1992 (poche, 1997).

17 *Tant et plus*, Grasset/Seuil, 1992, pp. 351-2.

18 *Ibid.*, p. 348.

19 *Ibid.*, p. 355. De Closets passe sous silence son premier livre, et tire une fierté de son deuxième ouvrage, « *un remarquable insuccès. Mon propos était manifestement hors de saison* ». (p. 352).

20 Dans un livre intermédiaire, *En danger de progrès*, Denoël, 1970, de Closets dénonce les conséquences souvent catastrophiques du progrès technique dans les sociétés dites industrielles.

21 *Le Bonheur en plus*, Denoël, 1974, p. 8.

22 Voir Gérard Leblanc, « Représentations de l'économie : année 1986 », *Communications*, 51, 1990, repris dans *Scénarios du réel, tome 1*, L'Harmattan, 1997.

23 *Le Bonheur en plus*, p. 13. La phrase renvoie à la philosophie personaliste de Mounier et de la revue *Esprit*. Sur l'importance de ce courant de pensée dans le journalisme de télévision français, voir David Buxton, *Le reportage de télévision en France depuis 1959*, L'Harmattan, 2000, pp. 150-3.

24 Le terme « technostructure » est utilisé (mais pas dans le même sens que Galbraith) en référence au haut fonctionnaire Alain Chenicourt (auteur de *L'inflation ou l'anti-croissance* 1971, Usine nouvelle, réédité chez Laffont, 1992), et au journaliste Marc Paillet, ce dernier dénonçant l'emprise de la bureaucratie sur la technostructure dans son *Marx contre Marx* (Denoël, 1971) où Marcuse est cité à plusieurs reprises. Les références savantes n'abondent pas dans le livre de de Closets ; certaines d'entre elles (positives en l'absence de précisions critiques)

peuvent nous fournir des indices objectifs quant à son centre de gravité intellectuel. Marc Paillet (1918-2000) a terminé une carrière distinguée comme membre de la Haute Autorité de la communication audiovisuelle (1982-6) et comme membre des cabinets Stirn et puis Soisson dans le gouvernement Rocard. Après une formation d'historien, il fut résistant, journaliste à *Combat*, rédacteur en chef à l'AFP en 1948, puis directeur de son service économique, directeur de « propagande » lors de la campagne présidentielle de Mitterrand en 1965, président du Club des Jacobins, essayiste (*Gauche, année zéro*, Gallimard, 1970) et auteur de romans historiques. La référence privilégiée à Paillet, croisée avec celle encore plus nette à Jacques Julliard dans *Le système EPM*, situe de Closets dans l'orbite de la « deuxième gauche ».

Le livre de Paillet fournit des bases intellectuelles pour la méfiance éprouvée par de Closets envers les politiques et les fonctionnaires. Selon Paillet, nous avons basculé dans un nouveau type de société qu'il qualifie de « technobureaucratique » : « *Partout, que ce soit de façon plus ou moins embryonnaire à l'Ouest, ou de façon achevée à l'Est, une nouvelle couche sociale, composite d'ailleurs, a surgi comme classe dominante (ou prétendant à la domination. [...] Certes, ses deux composantes essentielles, bureaucratie et technocratie, s'affrontent pour la suprématie. Mais elles ont en commun face au peuple travailleur d'être ou d'aspirer à être les nouveaux maîtres à travers des modes nouveaux* » (*Marx contre Marx*, p. 6-7). Ainsi, dans un discours qui se situe à gauche, l'adversaire du progrès n'est plus la classe possédant de manière privée le capital, mais « la couche » qui « *possède de manière collective l'appareil de production et l'Etat* ». L'espoir pour Paillet se trouve non pas du côté du prolétariat mais de la nouvelle intelligentsia (scientifiques, intellectuels, éducateurs, étudiants) qui se serait développée avec la société « hyper-industrielle ». On devine la place stratégique que devraient occuper les journalistes au sein de cette nouvelle couche porteuse de valeurs humanistes et progressistes.

25 La référence à de Jouvenel permet de nuancer sensiblement le positionnement de de Closets dans l'orbite de la deuxième gauche et du mendésisme. Bertrand de Jouvenel fut membre fondateur (avec Milton Friedman, Karl Popper, Michael Polyani, Gary Becker et d'autres) de la Société du Mont Pélérin, créée en 1947 à l'initiative de l'économiste monétariste (et futur mentor de Margaret Thatcher), Friedrich von Hayek. Les positions ultralibérales de ce groupe, devenues orthodoxes, furent à contre-courant à l'époque, surtout en Europe. Les arguments de de Jouvenel sont peu ambigus : en substance, que l'émergence de la démocratie a progressivement enlevé toute inhibition au déploiement du pouvoir étatique au détriment des classes moyennes. (Le philosophe Karl Popper est aussi cité favorablement dans *Le Système EPM*).

26 Thème « mendésiste » par excellence. Jean-Pierre Elkabbach, ancien journaliste politique, ancien président de France 2 : « *Nous étions les seuls... à mener campagne contre le fléau tabou de l'alcoolisme... François de Closets avait eu le courage de démontrer les mécanismes de ce mal permanent de la société française qui touche à tant d'intérêts. Quand les élus, y compris les élus de gauche, protestaient contre nos émissions, nous nous réconfortions en pensant à Pierre Mendès France* » (*Taisez-vous Elkabbach !* (avec Nicole Avril), Flammarion, 1982, pp. 171-72). L'importance du thème mendésiste de l'alcoolisme dans la formation d'une conscience « professionnaliste » chez une nouvelle génération de journalistes peut s'expliquer par le fait que celui-ci se trouve à la croisée de la science et de la morale civique ; il est donc essentiellement journalistique, d'autant plus qu'il traverse

les clivages politiques.

27 *Le Bonheur en plus*, p. 45.

28 *Ibid.*, p. 9, 13.

29 *Ibid.*, p. 312.

30 *Ibid.*, p. 312

31 *Ibid.*, p. 313

32 *Ibid.*, p. 316.

33 Sont cités à ce propos l'indépendance de l'Algérie, la légalisation à venir de l'avortement, et le début de solution aux problèmes de pollution.

34 *Ibid.*, p. 317.

35 *Ibid.*, p. 321.

36 *Ibid.*, p. 319.

37 *Ibid.*, p. 327.

38 *Ibid.*, p. 341.

39 *Ibid.*, p. 341.

40 En plateau du journal de 13 heures de TF1, 2 avril, 1979. Cité in Eliseo Veron, *Construire l'événement*, Minuit, 1980, p. 153.

41 *Le bonheur en plus*, p. 337.

42 *Ibid.*, p. 339.

43 *Ibid.*, p. 340.

44 Entretien in *De Visu*, no. 11, 1987, cité par Gérard Leblanc, *op. cit.*, p. 199.

45 Discours de de Closets en plateau de *L'Enjeu*, 4 nov. 1978.

Le discours prend à contre-pied un reportage sur les pétroliers entassés dans la baie d'Elafsis en attendant la reprise économique.

46 *La Grande manip*, p. 9.

47 *Le Compte à rebours*, Fayard, 1998, p. 357.

48 *Tant et plus*, Grasset-Seuil, 1992, p. 357.

49 *Le Compte à rebours*, p. 359. Il faut situer ce propos dans son contexte politique : l'élection inattendue en 1997 d'un gouvernement socialiste (Lionel Jospin), moins enclin en principe à poursuivre des réformes libérales que son prédécesseur.

50 *Le Compte à rebours*, p. 183.

51 *Ibid.*, p. 182.

52 *Ibid.*, p. 228.

53 *Ibid.*, p. 196.

54 Yves de la Haye, *Journalisme, mode d'emploi*, La Pensée sauvage (Grenoble), 1983, réédité chez L'Harmattan, 2006.

55 C'est le mendésisme et ses dérivés (la « deuxième gauche ») qui ont longtemps été le centre de gravité idéologique de l'élite journalistique en France (explicitement dans le cas de l'hebdomadaire *l'Express* à partir de 1953), jouant la carte de la modernité contre la classe politique. Ainsi le journaliste Albert du Roy : « *Le combat mené par JJSS [Jean-Jacques Servan-Schreiber] et L'Express pour une réforme en profondeur de la société française, contre le conservatisme pompidolien et les archaïsmes du « programme commun de la gauche » était légitime* ». (*Le Serment de Théophraste*, Flammarion, 1992, p. 91). Autrement dit, grande réforme mais ni à droite, ni à gauche. Il s'agit par défaut d'un libéralisme, progressiste voire radical sur des questions sociales, mais « réaliste » quant au rôle dominant du marché dans l'organisation de la société.

56 Un bon exemple moderne, c'est le « centrisme révolutionnaire » de Jean-François Kahn (*Marianne*). Machine à avoir toujours raison.

57 Acronyme pour *Project Evaluation and Review technique*. Il s'agit de la

coordination logique et optimale d'une diversité de projets de travail tendant vers une finalité commune afin d'éviter les à-coups et les retards paralysants pour l'ensemble. Bref, du « management scientifique » étendu aux projets complexes impliquant plusieurs entreprises ou filiales.

58 *L'Espace, terre des hommes*, p. 82, 83, 84. Remarquons que dans le « miracle » d'organisation dont il est question, il n'y a pas de place pour les feignants, ni *a fortiori* pour les alcooliques.

59 Jean-Jacques Servan-Schreiber, *Le Défi américain*, Denoël, 1967.

60 *Espace, terre des hommes*, p. 89.

61 Dans une interview donnée en 1998, il se situe par rapport aux événements de mai 1968 : « *Contraint de réfléchir à des événements qui ne m'intéressent pas, j'adopte une position qui sera toujours la mienne : non pas politique mais civique. Je déteste les gauchistes et la chienlit, mon obsession est de ne pas entrer dans les jeux politiques ; mais si nous nous trouvons embarqués dans ce mouvement, il faut en profiter pour obtenir une réforme citoyenne : la séparation du pouvoir et de la télévision.* » (*Libération*, 26 mai 1998, p. 43). Le jeune de Closets fut envoyé spécial pour l'Agence France Presse à Alger lors des événements de 1962, expérience qui pourrait expliquer sa « reconversion » en journaliste scientifique, et son aversion pour toute « idéologie ».

62 *Le Système EPM*, Grasset, 1980, p. 21. (Le sigle EPM signifie « et puis merde » et désigne, d'après de Closets, l'émission culturelle d'une très faible audience (un « EPM », soi-disant), complément d'une programmation trop orientée sur la distraction, la vulgarité et l'insignifiance). Au juste milieu (idéalement) se trouverait l'émission de vulgarisation pour le grand public.

63 *L'Espace, terre des hommes*, p. 123.

64 *Le Système EPM*, p. 21.

65 *Ibid.*, p. 24.

66 Patrick Champagne, « Sur la "médiatisation" du champ intellectuel », in Louis Pinto, Gisèle Sapiro, Patrick Champagne (dirs), *Pierre Bourdieu, sociologue*, Fayard, 2004, p. 457-58.

67 *Le système EPM*, p. 244.

68 *Ibid.*, p. 256.

69 *Presse-Actualité*, 35, été 1967, p. 39.

70 La référence cognitiviste permet de contourner toute considération des contraintes sociologiques dans le travail de vulgarisation. En réalité, la distribution du « capital culturel » en matière de connaissances scientifiques est très inégalement répartie. Inhérente dans le travail de vulgarisation, même de haut niveau, est une nécessaire dilution du contenu scientifique, ce qui peut aller jusqu'à la quasi disparition dans le cas d'une émission grand public.

71 Ainsi, dans une émission (14 juin 1995) de son magazine *Savoir plus santé* (France 2) consacré aux méthodes pour combattre le stress, de Closets décline la métaphore cybernétique : « *Quand on pilote sa machine comme ça, [...] le moteur propulsé risque de casser* » ; « *Les gens ne sont pas assez sensibles aux clignotants* ». Parmi les remèdes passés en revue, une coquine et soulageante visite à une masseuse thaïlandaise. L'exemple est certes trivial, mais non moins cybernétique dans son maintien de l'organisme en équilibre.

72 François de Closets, « Quand la France fait Tilt ! », *Le Nouvel Observateur*, 5 oct. 1984, pp. 42-3.

73 *Ibid.*

74 *Ibid.*

75 *Ibid.*

76 François de Closets, *En danger de progrès*, Gallimard, 1972, pp. 278-79.

77 Et à arrêter de fumer (argument actualisé). [2020 : et à arrêter de prendre l'avion, et de manger autant de viande].

78 Intervention à un colloque de l'Ifrap, 15 juin 2004, disponible en ligne (signalons toutefois qu'il ne s'agit pas d'un texte écrit par de Closets mais d'un compte rendu d'une conférence). L'Ifrap (l'Institut français de recherche sur les administrations publiques) est un groupe de pression qui milite pour la réduction du budget de la fonction publique et pour la baisse des impôts. (En 2006, de Closets a publié *Plus encore !* chez Fayard).

79 « Quand la France fait Tilt ! », *ibid.*

80 *Ibid.*

81 De Closets n'est pas de famille noble, mais d'une lignée établie depuis plusieurs générations en Inde française. (Son père est né à Saifabad Hyderabad (Inde britannique) en 1894).

82 Louis Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat (notes pour une recherche », *Louis Althusser (les dossiers de La Pensée)*, Les temps des cerises (Pantin), 2006 (1970), pp. 93-144.

83 Cette fonction est remplie dans les pays anglo-saxons par des professionnels de la communication, les fameux *spin doctors* qui en assument sans états d'âme la dimension cynique.

84 Alain Minc, « Le chômage et l'économie souterraine », *Le Débat*, 2, juin 1980. 179.

